

Bruxelles, le 18 avril 1941.

Monsieur l'Abbé,

(D'abord, quelques lignes d'intérêt personnel, donc supprimées).

Si cela vous intéresse, je puis vous passer un jour le dossier de mon retour à l'unité romaine. Intérêt d'ailleurs rétrospectif : pourriez y noter des nuances de pensée "catholique / non-romaine", généralement ignorées dans nos milieux (où l'on confond, par exemple, Anglicanisme et Protestantisme, ce dont se gardent des auteurs renseignés comme Batifol et Congar). Vous y verriez aussi comment, au cours de cet étonnant voyage, qu'on s'émerveille après-coup d'avoir fait, on est mené; car la plupart des raisons qu'on se donne, pendant, apparaissent, après, comme inadéquates, incommensurables à la démarche faite.

Les arguments, les motifs qu'on se donne, pour surnaturellement valables qu'on les imagine au moment même, s'avèrent ensuite tout bonnement naturels; plus on avance, plus grandit l'évidence à la fois du mystère : ici mille raisons de croire, j'adhère à ce qui EST, et de ce qu'il y a là d'incommunicable et d'ineffable, d'en même temps découvert et secret. Tu me cherches, dit en quelque sorte le mystère : me voilà, mais tu me connaîtras comme mystère, comme ténèbre. Quant aux arguments - la "crémaillère" de ce progrès - ils ressortissent à la "recherche religieuse" (et rechercher n'est pas chercher; c'est la raison qui recherche, mais c'est le "coeur", au sens pascalien, qui cherche); or, cette "recherche" religieuse est en quête d'oeufs de poule au désert. Alors que le fait même de la conversion - pas toujours entrevu tout de suite par le converti lui-même - dépasse nettement la nature, échappe à toute réduction analytique, ne se déduit pas comme un jeu d'équations. C'est un bloc, traçant, intransigeant - un biologiste dirait : une mutation - et le

croisant peut dire : credidi (d'abord), propter quod locutus sum; alors qu'une certaine apologétique, rationaliste à son insu, renverserait volontiers les termes : locutus sum (discours logique), propter quod credidi....

Cela est, ce fait, cette réalité, cette évidence voilée, cette présence du mystère, objet de foi. Et, puisque la connaissance rend l'objet immanent au sujet, le fidèle, par l'acte de sa foi, s'identifie en quelque sorte au mystère. Il ne peut pas plus douter de celui-ci que de soi-même. Quant aux "motifs de crédibilité", aux divers prétextes (d'ailleurs issus d'une sincérité farcie de bonnes intentions), aux raisons qu'on se donne, ce sont autant d'occasions, de "crans" de la "crémaillère", qui accrochent en cours de route et mettent obstacle à la pesanteur spirituelle qui nous ferait dévaler la pente gravie; ils n'ont de valeur que pour nous, et la Providence, qui se sert du moins pour réaliser le plus, en fait usage parce qu'elle les trouve en nous et autour de nous. Je ne sais plus quel Patriarche biblique, pour prier au désert, commençait par planter sa houlette dans le sol, histoire, sans doute, de fixer son attention, de la concentrer, d'en éviter l'éparpillement. Tel est, j'imagine, le rôle de nos "motifs de crédibilité". Mais le fait même de la metanoia de la con-versio, de cet acte, de ce mouvement immanent de l'âme, de ce retournement vital, cela ne s'explique pas : cela est. Voir l'apologue de St. Paul sur le Potier. Et, précisément, cette irréductibilité, cette gratuité, pousse à "faire son salut avec crainte et tremblement". Ce qui nous vient si mystérieusement, sans aucun mérite de notre part, peut se perdre de même. Qui donc, n'est-ce pas Verlaine, dit la terreur qu'à l'âme d'être choisie?

Au delà des formules (des formes de tout ordre : théologique, philosophique, canonique, institutionnel, rituel, etc.), il y a la ~~Force~~ Force, l'Ouragan de vie - het levende Leven - dit Ruysbroeck - qui sai-

sit Habakuk par la crinière. Devant l'Ancien des Jours, tout ce qui L'exprime sèche à l'instant comme feuille au brasier. Tout s'effrite, disparaît : "Rien ne peut Me voir et vivre", dit Yahweh; rien de créaturel, rien d'humain : "Mes pensées ne sont pas vos pensées. Mes voies ne sont pas les vôtres". Je ne fais pas de littérature; je dis ce que j'ai vécu, éprouvé. Bref, si ce dossier des prétextes que je me donnais pour écouter les suggestions trasrationnelles de la Grâce vous intéressait, je vous le prêterais.

Je profite de l'occasion pour mettre au point ce que, l'autre soir, j'ai sur votre demande, si hâtivement couché sur le papier. Le problème soulevé par vous n'a qu'une importance historique, accidentelle, mais pose à son tour, par répercussion, un autre problème, plus grave et plus fondamental.

Vous vouliez savoir si, d'après moi, une Eglise orthodoxe passée à l'Unité pouvait ne rien changer à ses formes de vie, ou devrait, moralement adopter le rite romain et, plus généralement, l'"esprit latin". Le tout, je pense est de savoir en quoi consiste ce retour dont vous parlez. Certains ramènent tout à des formules, à des clés ou mots de passe, et, comme des mathématiciens de la Physique nouvelle - moins toutefois, leur scepticisme sous-jacent - s'imaginent avoir tout réglé et rendu compte de tout, grâce à leur jeu d'équations et de symboles (ici théologiques, là mathématiques). Une certaine déviation intellectualisme, qui rappelle le jeu dans le vide de la scolastique décadente jonglant avec des êtres de raison, pousse de jeunes clercs, frais émoulus de leurs études, à s'avancer dans la brousse de ces formules abstraites où, s'écartant peu à peu des régions habitables s'éloignent à leur insu et par étapes de tout ce qui est vie concrète, de la réalité mobile et de ce qu'elle a d'"irrationnel", ils perdent contact avec le monde comme il est, avec des individus qui existent, parfois même avec tout ce qui n'est pas objet de syllogisme : "esprit de finesse", "coeur", voire "charité". Leur grand souci, c'est d'"avoir raison". Je ne sache pas qu'on ait jamais ramené de la sorte une brebis perdue au ~~RETTI~~ bercail. (I)

Pour ceux-là, le retour à Rome consiste dans l'adoption d'une "géométrie" nouvelle. Au lieu de raisonner comme ceci, on raisonnera comme cela. On professera les thèses "vaticanes" sur la primauté, l'infaillibilité, l'épiscopat universel du Pontife romain. Tout cela dans le vide de l'abstraction dans la "machine pneumatique" du formulaire théologique (je prends bien garde de ne pas identifier : dogme, ou révélation, avec théologie). Le Catholicisme consiste alors surtout dans un système, dans une construction de l'esprit, dans un engrenage bien huilé et bien agencé. Je me suis souvent demandé si le Catholicisme ainsi conçu, peut susciter vraiment cette foi surnaturelle, unique, qui se dresse toute brute - Pascal disait : toute "bête" - comme un monolithe ~~XXXXXXXXXXXX~~ au milieu de la plaine. On ~~RE~~ rend hommage, ce me semble, à des plausibilités très hautes; on flirte avec les motifs de crédibilité; on accorde à ce vaste monument de l'intelligence la plus complète créance (puto) qu'on peut accorder aux œuvres de l'intelligence. Si cela est, cette existence est éminemment convenable. Il serait même souhaitable que cela fût. Cela mérite d'être, et d'être ainsi. Si la logique de l'Univers, à supposer qu'il y en ait une, coïncide avec la nôtre, il y a des chances pour que cela soit. Mais, voilà : de ce que je m'arrête aux rives du conditionné, du fini, et, "travaillé" par mon impuissance, postule un Au-delà, dont la caractéristique est précisément d'être inconcevable, l'opposé (par définition) de tout ce que l'expérience me permet de penser, s'ensuit-il que cet Au-delà soit plus qu'un rêve, une "fausse fenêtre pour la symétrie"? Et ainsi de suite....

Quant à croire (non plus puto, mais credo), quant à se jeter dans la balance, que dis-je?... y être jeté, saisi par la tignasse, si bien pris qu'on ne pourrait plus se refuser à croire si on le voulait, ni se mettre à croire spontanément si on n'y était obligé ("Je suis Jésus que tu persécutes, il te serait dur de régimber contre les aiguillons"); quant à croire de toute son âme, de tout son être, d'une foi qui soit un don, un élan, un

mouvement, l'âme en plein vol; quant à se livrer à la foi (sans images ni métaphores, ni tentatives de représentations, mais rien que ceci : je ne vois pas, mais cela est ainsi), je ne crois pas que cela soit dû, ait jamais été dû, au discours apologétique. La foi, c'est Dieu cherchant Dieu dans l'âme humaine. L'abîme appelant l'abîme; l'esprit scrutant les profondeurs de Dieu... mieux : les fixant, dans nos ténèbres d'un calme regard, plus clairvoyant que la logique ou l'expérience d'en-bas. Bienheureux ceux qui croient sans "voir" !

"Voir" en l'occurrence c'est trouver Dieu au bout de l'effort humain, comme un "objet" d'expérience (William James, la pseudo-mystique, Bergson, etc.), ou comme un thème de raisonnement (religion naturelle, déisme). Le Concile du Vatican - comme d'ailleurs le Serment anti-moderniste en sa théodicée - condescend à défendre la raison contre elle-même; mais le Dieu que "découvre" ou plutôt "démontre" l'homme en conclusion d'un syllogisme (dans lequel ce Dieu se trouvait donc inclus et nécessaire), ce Dieu objet de pensée (ob-jet), ce Dieu concevable, est-ce l'Absolu des philosophes ou le "Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob", le Dieu vivant? Le Père Garrigou-Lagrange écrit à la page 347 de Dieu, troisième édition : "Tous les thomistes disent également : il n'y a entre les attributs divins aucune distinction formelle ou réelle, antérieurs à la considération de notre esprit.... Il est impossible de connaître naturellement le constitutif formel de la nature divine, telle qu'elle est en soi. Pour atteindre Dieu, selon la raison propre et intime de déité, seule la foi divine nous permet ici-bas de connaître obscurément le mystère de la vie intime de Dieu; mais pour savoir avec évidence ce qu'est la Déité, il faudrait la voir immédiatement, comme les bienheureux". Ce n'est le Dieu "véritable et vivant", Yahweh, qu'appréhende un raisonnement bien fait, mais le Dieu de Mr. Taine, "axiome éternel se trouvant au sommet des choses". Que nul n'entre en cette connaissance, dirait Platon, s'il n'est géomètre ! Or, l'esprit,

non de "géométrie", mais de "finesse" est une plante qui ne s'ouvre qu'à chaleur de l'amour.

Pour les théologiens susdésignés, il "suffit" que les Orthodoxes "convertis" changent quelques points de leur dogmatique, modifient quelques institutions; ainsi raisonnait le Barnabite Tondini. Il y a pour eux cloisons étanches entre le Credo et la vie, et bien entendu, ils ne s'en rendent pas compte : ab oculis meis munda me ! A leurs yeux, la foi, cela se "professe"; c'est un formulaire auquel on dit oui. Le chrétien qui est "maître du sabbat" - comme si la vie n'était pas interaction, échange d'influences au point que le "sabbat" détermine à son tour son "maître" - le Chrétien, donc, après un examen et pesée des raisons pour et contre, opère un choix intellectuel et décide de professer tel Symbole de Foi, de pratiquer tels rites, d'aller à tel mode d'oraison. Est-ce médire de qualifier cette façon à la fois intellectualiste et volontariste, abstraite de juger les choses, cette vision froide et "à travers le microscope" qui les tient à distance, de la qualifier disje, d'artificielle ? On trouvera donc tout naturel qu'un Ngr. X..., par ex., ait cru qu'avec une barbe et une grammaire russe on fabrique à peu près orthodoxe. Ainsi Stéphane Leduc, avec des déchets organiques, croyait "faire de la vie". La synthèse (au sens chimique) n'est pas création.

§ § § § § §

(ici, un passage censuré par l'auteur lui-même).

C'est ce que j'ai tenté d'établir - non pour la théodicée naturelle et rationnelle, où, suivant le Concile du Vatican et le serment anti-moderniste, ladite raison, incapable de "saisir" le surnaturel, peut cependant faire comprendre à l'évidence, qu'il doit y avoir un Dieu, quia est, non quid vel quod est, et qu'une fois admise la valeur universelle, cosmique, métaphysique aussi, de la raison, on ne peut s'empêcher de déboucher sur ce "Dieu inconnu", son ultima ratio (à elle) - mais uniquement pour les mystères de la Révélation, mystérieusement communiqués, de manière métémpirique.

que, à ce qui, dans l'Eglise, la fait Eglise, à ce qui, en elle, dépasse comme organe d'appréhension cognoscitive la simple raison naturelle: son âme, laquelle se connaît par simple regard intérieur, par intuition, en se regardant agir, vivre (solvitur ambulando). La Révélation de Dieu n'est pas seulement apportée par le Christ, mais dans le Christ. Les autres religions ont toutes la ~~REVELATION~~ notion de révélation par quelqu'un, à travers quelqu'un (en grec : dia), grâce au truchement d'un messager : Mahomet, le Bouddha Gautama, lequel meurt en disant : "Je pars, mais vous laissez ma doctrine, plus importante que moi". Dans le Christianisme, la Révélation de Dieu ne vient pas par le Christ; elle est le Christ. Et la révélation du Christ, infuse par Esprit, nous ne la recevons pas par l'Eglise, mais dans l'Eglise; elle est l'Eglise; laquelle, nous dit Bossuet, "est Jésus-Christ répandu et communiqué". Cette position me permet d'ignorer avec sérénité les innombrables casse-tête critiques dont j'étais horriblement féru jadis (2).

Sentire cum Ecclesia, cela me suffit en tout et à tout.

L'Eglise est donc sa propre révélation : l'Eglise divine à l'Eglise humaine, l'Eglise-mystère à l'Eglise empirique, la Jérusalem céleste, à la "cité sur la montagne". A tes fruits, lui dit l'Époux, tu te jugeras; tu sauras si tu as mon Esprit et même : Mon Esprit.....

"Dans un miroir" (antique, donc métallique, où l'on voit, comme l'aveugle guéri de St. Marc, des ombres déformées et "des hommes pareils à des arbres") et "symboliquement" (comme dit St. Paul), l'Eglise connaît sa réalité, qui est l'esprit du Christ, sans lequel elle ne serait qu'une société humaine à but religieux. Pour se connaître adéquatement, il faut qu'elle transcende l'humain à la fois comme sujet connaissant et comme objet connu: "L'Esprit de Dieu scrute seul les profondeurs de Dieu". Dès lors, ce qu'il y a dans l'Eglise d'humain, de naturel, connaîtrait-il directement la Révélation? Révélerai-je la géométrie d'Euclide à une rose, voire à un chien savant? Le mystère de l'Eglise, ce qui tout au long des siècles con-

stitue son essentiel mystère : l'unité dans le multiple (ou plutôt le multiple dans l'unité), parce qu'elle est le Corps du Plenarius Christus, grâce à quoi elle est graduellement "menée dans toute la vérité" et "fera des œuvres plus grandes que son Chef" isolé, mais greffée sur Lui, en symbiose surnaturelle et théâtrique.... ce mystère, dis-je, est-ce à vous, à moi, à nous le nombre et l'humain qu'il sera révélé? Alors que le divin le parfait (auquel l'Apôtre réserve la connaissance parfaite, adulte, I Cor XIII), c'est l'Un? Mais, de cette unité transcendante à la série des nombres, de cette Unité unique et principe, que les Védantins présentaient en la qualifiant, à l'encontre de l'Unité première de la série, d'Advaita, de Non-dualité ? Consummati (id est : perfecti, græce : teleici) in Unum (non solum in unitate creata, sed in Unum, in Totum vivum et unum). Or, Jésus le dit dans le discours du Jeudi-Saint : cette unité-là est le fait de l'Esprit divin, Hoc quod continet omnia, comme l'Eglise chante à Pentecôte; unité de Dieu au sein de la Trinité, unité de Dieu "répandu et communiqué" (dirait Bossuet), au sein de cette Trinité "répandue et communiquée" à la création, qu'est l'Eglise, inoculation de Dieu au monde, société divine dans le Verbe-médiateur, cette médiation dépassant d'ailleurs de seul domaine de la réconciliation "juridique" pour se réaliser pleinement dans celui de la symbiose : "Dieu tout en tous" dans le Christ, qui nous résume et nous "récapitule".

De par le Verbe, il y a circuit vital : écoulement de ce qui "est" en ce qui "devient" (le prologue de St. Jean souligne le parallélisme de ces deux verbes) et vice-versa: en Lui, tous les "élus viennent du Père et retournent au Père". Si paraissait obscur ou hétérodoxe, je suis tout prêt à m'en dédire, rien ne valant à mes yeux le simple et filial sentire cum Ecclesia; je me rends d'ailleurs très bien compte que ces idées, qui me viennent par intuition (je n'ai pas la moindre formation théologique, hélas, ayant dû terminer mes études au deuil de la seconde latine), sont fort sujettes à caution; mais je les exprime précisément pour que de plus compétents que moi me disent ce qu'elles valent.

L'Eglise, donc, connaît le mystère de Dieu, qu'elle trouve dans le mystère du Christ, qu'elle trouve en son propre mystère (lequel est celui de la transcréaturelle unité : "Nous qui sommes beaucoup, ne formons cependant qu'un seul Corps", pas un composé, une marquetterie, mais "une seule plante", dit St. Paul). L'Eglise, dis-je, connaît son propre mystère (lequel est la clé de tout le reste : du Christ et de Dieu) de deux façons : facie ad faciem en voyant Dieu dans la définitive lumière; ici-bas, en se voyant

soi-même, en interprétant sa propre vie.

Mais, CE qui verra clair, ce qui discernera le Corps du Christ, là même ou d'autres verront folie et sang, ce n'est pas le nombre, la poussière atomique des individus qui ne sont eux-mêmes que "chair et sang". Ce sera l'ombre ici-bas projetée par l'Awwaitadivin, la figure, l'organe ou le "vecteur" de la transhumaine, de la surnaturelle Unité. Le Protésantisme a cru à la révélation faite à chaque individu isolément pris; le modernisme à la révélation faite à tous les individus collectivement pris, ce dernier principe ^{est} à la fois orthodoxe (conciliarité, sobornost) et gallican (à la veille du Vaticanum, Mgr. Dupanloup disait dans sa lettre pastorale : "Les Evêques vont au Concile pour témoigner de la foi de leurs fidèles"). Or, les individus, même collectivement et globalement pris, en guise de "somme" tout comme l'individu solitaire, c'est encore le nombre, le créaturel, la conjonction des zéros, la contingence multipliée par la contingence, la ~~synergie~~ ^{synergie} des impuissances, la grande Ecclesia des Non-sunt. Sur le plan surnaturel par eux-mêmes ils n'existent pas (tout comme sous l'Ancienne Alliance les Juifs n'étaient chers à Yahweh qu'en tant que membres de l'ethnie), ils n'existent et n'ont, dès l'Apôtre, de "bourgeoisie" céleste que pour autant qu'ils appartiennent à l'Unité qui les transcende; voyez le psaume 85 : " c'est dans Sion que tous sont nés. Yahweh inscrit les peuples qu'Il dénombre, car ils sont nés tous ceux qui lui orient : "Toutes mes sources sont en Toi".

Il y a donc dans l'Eglise une double source de sa connaissance surnaturelle d'elle-même, Spiritu Sancto cooperante et propellente :

1° les "fruits" de l'Eglise sur lesquels elle se jugera, s'appréciera, donc se connaîtra, fruits manifestés (dans le domaine de l'expérience, de l'empirie) par tous, mais n'ayant de valeur surnaturelle que dans la mesure où ces fruits de vous et de moi sont en réalité les fruits

de l'Un, du Corps mystique, du Corps unique.

Ceci s'exprime en termes juridiques et en concepts juridiques par des formules telles que : Extra Ecclesia nulla salus, le trésor surrogatoire, les indulgences, etc., la réalité sous-jacente et raison-d'être étant la Communion des Saints. Donc, sous ce rapport strictement surnaturel, inutile d'avoir raison ou vertu contre l'Eglise (nisi Dominus edificaverit domus ...). Je ne renouvelle pas ici Baïus et les jansénistes, parce que je ne fixe pas les frontières de l'Eglise, me souvenant avec St. Augustin que "les uns ont l'air d'être dans l'Eglise, et sont dehors; les autres, d'être dehors et sont dedans". L'Eglise-unité, l'Eglise-mystère connaît seule ses frontières. L'Eglise empirique y croit. Volant leurs trésors aux Egyptiens, ne pourrait-on "spinozer" et avoir une Ecclesia ecclesians et une Ecclesia ecclesiata?

2° Ces fruits, quâ sont les actes de l'Eglise, ses gestes vitaux qui la révèlent à elle-même, ils consistent dans nos vies, en tant qu'elles sont vies surnaturelles, et "unitaires", vies de membres et cellules, non d'individus séparés. Telle est notre contribution à la révélation dans l'Eglise vivre de telle façon que l'Eglise en nous voyant, puisse prendre connaissance d'elle-même (Matt., 5:16). Les modernistes ont donc tort de prétendre que le magistère accapare la fonction révélatrice dans l'Eglise romaine, et que les fidèles y jouent un rôle passif, ce dernier terme équivalant pour eux à nul. Raisonement analogue à celui de ces féministes pour qui la femme est une esclave, tant qu'elle n'est pas colonel et ne peut fumer des cigares en pleine rue.....

Les fidèles fournissent en réalité le "donné" de la Révélation(),

La vie du Christ mystique, du Plenarius Christus : "Jésus-Christ est en agonie jusqu'à la fin du monde". Ce que la langue anglaise appellerait the subject-matter of Revelation, c'est cela que fournissent les fidèles, non plus tel et tel, Jacques et Jean, "chair et sang", mais l'Homme unⁱque que tous ensemble - défunts, vivants et futurs (finalité de l'Eglise) - ils constituent.

La seconde source dont j'ai parlé plus haut (une fois de plus, excusez mon décousu : je ne sais jamais d'avance ce que je dois écrire - étant intellectuellement "égaré", abruti depuis quelques mois - mais les idées me viennent à mesure que je "tape" sur ma machine), la seconde source c'est l'interprétation de ce donné, de ces faits, de cette vie : ce qui en prend connaissance et, en conférant à ce donné sens et cohérence, signification, lui confère valeur d'expérience spirituelle et de révélation (au sens serré de plus près possible dans la note () . Or, ce transmutateur du multiple en Unité, peut-il être le nombre? Cet alchimiste, qui transforme les gesta Christianorum en gesta Christi, peut-il être un quelconque chrétien, comme tel? Evidemment, et fatalement, puisqu'il s'agit de l'Eglise terrestre cet organe sera humain, voire même "trop humain", fragile personnellement, faillible personnellement, peut-être même moins bon chrétien que la masse : Alexandre VI. Mais en tant qu'organe de l'Unité, tout ce qui est inférieur ou transcendant n'a aucune valeur. Et comparera-t-on les mérites humains, les saintetés humaines devant Dieu ? Pour l'avion voguant dans la stratosphère, qu'est ce qui est plus haut : l'Himalaya ou une chaumière ? : réponse : tous deux sont également plats....Voire I Corinthiens sur les cho-

ses viles et ignorantes, basses, humainement déconsidérées, que Dieu choisit pour stupéfier et nullifier toute guidance humaine.

L'organe de la Révélation continuée, l'unificateur du multiple, l'interprète de l'Ecclesia ecclesiata laquelle vit, fournit la "matière" de l'élaboration dogmatique - donc l'Ecclasia ecclesians, sans qui pas d'Eglise ici bas, et qui est comme la "forme" de cette "matière" () - cet organe, vis à vis de tout ce qui lui doit la vie (vie empirique, vie d'incarnation, vie visible; le reste étant issu de l'Esprit-Saint), ne mérite-t-il pas le nom de Père, de Papa?

Revenons à nos lointains moutons, Je vous ai dépeint les théologiens de la première catégorie, les f/éaux de l'abstraction-reine. Quant aux autres, ils envisagent l'Eglise plus comme une vie, voire comme un être vivant (), que comme un système, dogmatique ou institutionnel (ne rien exagérer : le système est aussi nécessaire, mais mieux vaut la vie sans système que le système sans vie, que "la foi sans les oeuvres"...) encore une fois, il s'agit ici moins de doctrine, de positions principielles, que de tendances et, en la première espèce, généralement les problèmes sont jugés à priori (on les voit préférer la déduction à l'induction, la théologie spéculative à la positive, et cela va de soi), les autres en jugent souvent à posteriori; d'où leur préférence pour la positive et leurs recours, suivant le cas à la méthode d'immanence prudemment appliquée : sapere ad sobrietatem.

Alors donc que, tout naturellement, les premiers verraient dans le retour des Orthodoxes une simple affaire de système théologique "autre", un troc ou plutôt l'abandon d'une ecclesiologie pour une autre,

laissant tout le reste en l'état si l'on veut, les théologiens de la seconde catégorie reconnaissent que - malgré l'importance sans aucun doute première, quant à la teneur de la foi, des problèmes dogmatiques - les faits naturels, énumérés au début de cette lettre, précèdent souvent l'orientation de la croyance, parce que rien ne se manifeste dans l'intelligence s'il n'y a eu d'abord travail des "sens" (esthétique, sapere, pathos conditionnant l'ethos, toutes les germinations souterzaines, et d'autant plus graves, du "subconscient"); même surnaturellement, le niveau de la charité contribue à déterminer la qualité de la foi, donc la clarté avec laquelle on en appréhende et connaît la teneur. Voir ce que dit St. Thomas de la connaissance qu'un chaste a de la chasteté.

Dès lors, la conversion à l'unité catholique, loin d'affecter seulement l'épiderme de la personnalité, baigne toute entière dans une metanoia générale. Elle se produit en fait, pour des motifs qui peuvent, après coup, se justifier par des raisonnements théologiques ou apologétiques, mais qui, avant d'être intellectuels, sont vitaux. Preuve : le rôle joué dans la recherche de la vérité par l'humilité, guérisseuse des aveugles. S'il suffisait pour parvenir à cette lumière qui transcende tout concept, qui est Réalité, identité suprême du sujet et de l'objet, qui est Vie plénière, être réel (qui facit veritatem venit ad lucem, dit le Seigneur, et St. Paul a cette formule inouïe : αληθευειν εν αγαπη, "vérité" en aimant, veritate amando); s'il suffisait pour parvenir à cette connaissance de Dieu et de son Christ qui est la vie éternelle, d'un raisonnement en bonne et due forme, le doute ou la négation ne serait possible qu'aux sots. Nous met-

trions l'incroyant au niveau de l'homme qui nie ou met en doute la sphéricité de la terre; son ignorance ou sa stupidité n'éveillerait en nous que l'ironie ou la pitié. Mais, en fait, il est faux qu'un athée soit immanquablement un imbécile. Sa faute est plus grave; on ne lui reproche pas un manque de logique, et nul ne sera damné pour n'avoir pas déduit correctement une conclusion de ses prémisses.

St. Paul tient pour coupable l'homme que la vue de l'univers ne convainc pas du "pouvoir éternel" et de la "dité" du créateur (Romains, I:20) Il aurait dû suivant la Sainte Ecriture, céder à la sollicitation de ces témoignages. C'est donc qu'à la base des convictions religieuses les facteurs moraux l'emportent sur les intellectuels.

Cela ne veut pas dire qu'on doute de Dieu, ou qu'on Le nie pour des motifs inavouables; bien que, trop souvent, dès que pointe dans une âme, le pressentiment du Dieu "jaloux" et de ses exigences, on s'empresse de douter, le plus et le plus vite possible (on considère alors les "motifs de crédibilité" d'un tout autre oeil). Mais cela signifie que l'incroyant manque généralement de ces qualités morales, ou transmorales, que sont: la confiance, l'humilité, la "pauvreté spirituelle", la simplicité du coeur, la disponibilité de l'intelligence et sa réceptivité vraie (ouverte à toutes les exigences ~~du~~ du réel trouvé), le doute envers soi-même, la jeunesse de l'âme, l'aptitude à l'obéissance (savoir se plier au donné), l'"émerveillement" entrevu par Platon; toutes qualités qui acheminent un homme vers la foi et lui en facilitent l'accès.

La Bible nous met en garde contre la manie démonstratrice et raisonneuse; le monde surnaturel n'est pas à la merci des forts en thème et, Dieu merci, le Seigneur Se "révèle aux servantes au grand coeur" plus qu'aux philosophes patentés: "Je Te rends grâce, ô Père, de ce que Tu as révélé les mystères aux petits et aux ignorants, plutôt qu'aux sages et aux savants!"

Consolons-nous quant à la superbe de l'intelligence, il y a aussi des "eunuques de naissance" et des "eunuques volontaires" en vue du Royaume de DIEU céleste" !....

"Motifs de crédibilité" ? - Oui, certes. Mais crédibilité n'est pas synonyme de foi. Somme toute, l'homme escalade par ses propres moyens - et encore, Dieu aidant! - une échelle; tout à coup, devant le vide (ce vide, Plotin et la mystique païenne, surtout orientale, le prennent pour une plénitude). Une telle distance sépare encore l'homme de Celui qu'il veut atteindre, que l'escalade s'arrête net, perd toute valeur (sauf comme symptôme de bonne volonté, d'érôs). Il faut désormais, non plus grimper, mais d'un ~~XXX~~ saut, d'un bond, franchir l'infini. Or, les forces adéquates nous manquent absolument. C'est donc Dieu qui nous enlève, et Sa réponse à notre effort, à notre désir, à notre érôs, c'est Son amour : agapê. La logique nous a fait grimper jusqu'à l'échelon le plus haut. Mais alors Dieu stimule et fortifie incommensurablement d'autres facultés humaines, qu'Il relève au-delà de leur propre nature, qu'Il divinise, féconde surnaturellement, qu'Il énergiise comme dit St. Paul, pour qu'un bond décisif nous transporte à ses pieds.

Je ne nie donc pas la valeur de la préparation rationnelle, vestibule lointain, cour extérieure du Temple. Je crois seulement que, compte dûment tenu de tous les éléments, de ce que Laberthonnière appelait le "dogmatisme moral" a aussi sa valeur. On m'objectera les psaumes, particulièrement ~~les~~ les 14è et 53è : "L'insensé a dit en son coeur : il n'y a point de Dieu". C'est donc qu'à l'origine du doute et de la négation il y a carence de ~~XXXX~~ "sens"? Mais, pour les écrivains sacrés de l'Ancien Testament, les notions de sagesse et de folie (voir les livres sapientiaux) étaient d'ordre précisément moral plutôt qu'intellectuel; la sagesse est pour eux une attitude de tout l'homme ~~XXXXXX~~ ^{envers} la vie. D'ailleurs, le Psalmiste ne dit pas : "L'homme qui dit en son coeur : il n'y a point de Dieu, est un insensé".

Mais il affirme que, lorsque l'homme veut vivre une vie sans frein, incohérente, sans but réel c'est à dire transcendant (l'étoile guide les navigateurs parce qu'elle brille là-haut), une vie dénuée de signification, de "sens", d'orientation vraie, affolée comme une boussole : une vie de "folie", il doit commencer par être un athée ontologique, donc un athée pratique; il doit traiter Dieu comme s'Il n'existait pas, quelle que soit d'ailleurs l'orthodoxie superficielle et toute formelle de sa profession de foi doctrinale (c'est en ce sens que les démons dans l'Épître de St. Jacques, sont "athées", sans Dieu). L'athée se fait un univers sans ordre ni portée, ni finalité, ni "sens", donc "insensé". Dans ces conditions, le retour à Rome n'est pas dû d'abord et surtout aux démarques de l'intelligence, ou plus précisément de la raison, mais à la réorientation de l'être (et, dans une certaine mesure, notre être est intelligence, compréhension, "intentionnalité") Il y faut d'abord l'action divine, le Souffle vivant du Tout-Puissant tendant les voiles du navire humain, puis tout le navire : sa forme, sa structure, ses matériaux, sa cargaison, car tous ces facteurs ont leur importance. Croiriez-vous, dès lors, qu'une communauté orthodoxe, à supposer qu'elle revienne à l'unité hic et nunc (), pourrait borner sa con-versio aux conclusions de la raison, à un échange de système théologique et de juridiction? Mais plutôt, si j'en puis juger par mon propre cas et par celui des quelques paroissiens qui s'apprêtent à me suivre, apprenant, quasiment malgré moi, à aimer l'Église retrouvée, à aimer l'Ecclesia Romana omnium mater Ecclesiarum, à aimer le Pontife, c'est à dire "Pierre", "le roc de là confession apostolique sur quoi nous sommes inébranlablement établis" (Collecte de la Messe du 28 juin), apprenant cela, cette communauté se cramponnera-t-elle encore "comme à une proie" (Phil., 2) - à son vieux rite, à ses traditions particulières ()? De quoi donc lui parleront, tôt ou tard, tous les vestiges de son ancien isolement? - De schisme, de divisio, de quant-à-soi. D'un certain esprit, d'une mentalité déterminée. D'une vénérable tradition locale, qui ne peut en rien porter ombrage à la loi divine de l'uni-

té (Matt., I5:6). De l'humain dans l'Eglise. Du nombre, du créatural et de l'empitique. De ce qu'on voit et non de ce qu'on croit. Me voici à l'antipode de tout ce que je professais il y a six mois encore. Y ai-je entre-temps réfléchi? Ai-je "changé de système" ? Non. J'ai tout bonnement vécu, ou, pécheur que je suis, j'ai tenté de vivre. Et la lumière de la vérité vient sans qu'en s'en doute : qui facit veritatem venit ad lucem. Il ne semble être installé au coeur de la romanité depuis des siècles, depuis toujours, et, par l'expérience (au sens d'Erlebnis, de sapera) que j'en ai et y ai directement (grâce à quoi je n'ai besoin d'aucune justification à mes propres yeux), y voir la série transfinie des raisons "pour Rome". Parce que je me suis donné en toute bonne foi à la première lueur de vérité jadis entrevue.

Ainsi, celui qui passe à Rome, avec conviction, donc avec vraie foi, avec charité, avec espérance (ceci aussi a sa valeur, et est inséparable du reste), avec certitude que tout ira bien (diligentibus Deum omnia...), celui-là devient un autre homme. Tout ce qui n'est pas cette metanoia radicale, mérite-t-il le nom de conversion ? Il s'en suit qu'à cause précédemment de la foute suivie, on n'ira plus désormais des Eglises à l'Eglise, mais de l'Eglise aux Eglises. Les Eglises, élément humain, quantitatif, contingent historique et de droit (c.à D. d'accomodation) ecclésiastique (bene esse) s'effacent devant l'Eglise, fait divin, de droit divin, transcendant (esse). A proprement parler, droit et transcendance s'opposent, "droit" connotant ~~le~~ le relatif. L'Eglise est donc purement et simplement là, au delà du droit, parce qu'elle est là. Comme l'Ipsum Esse, comme Dieu. Elle explique sans être naturellement "expliquée" ni même explicable.

En fait, les 150 premières années de l'Eglise mettent l'accent bien plus sur l'Eglise que sur les Eglises. C'est le développement de l'institutionnalisme para-impérial - suite à la confiscation de l'Eglise par l'Empire, dès Constantin - c'est l'assimilation et la similitude des deux organisations (diocèses, provinces, etc.) qui a mis l'accent sur ce qui di-

visé bien plus que sur ce qui unit (naissance des patriarcats et des métropoles, alors que primitivement, après la dispersion des Apôtres, un seul siège compte universellement : Rome). Après coup, cette considération historique peut servir l'incommensurable conviction de l'âme, mue par l'"expérience" de la divine unité et de tout ce qu'elle implique.....

Dans ces conditions, bien des choses romaines qui, du dehors "repoussent" (), on voit dans leur cadre, leur atmosphère, dans l'état d'esprit "totalitaire", avec lesquelles elles sont possibles et sans lesquelles elles sont détestables (je parle ici en me mettant "dans la peau" d'un Orthodoxe). Ainsi, Tyrrell acceptait dans son Testament spirituel (posthume), Christianity at the Crossroads, "ceux des éléments du Catholicisme qui heurtent le plus l'esprit "moderne" , parce que "le Jésus de l'Histoire, le Jésus du premier siècle, se sentirait plus à l'aise parmi les Catholiques Romains que parmi les Protestants libéraux; Il marquerait Sa préférence, non seulement pour la valeur transcendante, mais aussi pour la valeur littéraire de la présentation catholique du transcendant: sacrements, temples, prêtres, autels, miracles, possessions diaboliques, exorcismes, démons, anges et tout le surnaturel de son époque et de Sa tradition. Ce fut nécessairement sous les traits de cette tradition qu'Il personnifia Son Evangile, et l'Eglise Catholique a conservé le vase terrestre avec le trésor céleste qu'il portait, tandis que ceux qui ont brisé le vase et en ont jeté les débris au loin, ont tout l'air d'avoir perdu une bonne partie du trésor" ()

Plus humblement que Tyrrell, mais délibérément - car il y a de l'orgueil dans son choix tout systématique - et, bien au contraire, dans le mouvement de l'amour qui se donne inconditionnellement, le converti en est là: il aime, et par l'amour, comprend. Ce qui lui répugne analytiquement, vu du dehors, décortiqué de l'extérieur, par contre, intuitivement et du dedans, synthétiquement, il le ressent comme "un avec lui", comme né de lui, puisque né de cette Eglise à laquelle son vœu est de s'identifier, puisqu'ainsi bien, hors l'Eglise, hors le Corps mystique de Jésus-Christ, il n'y a pas

de vie, nul ne parvenant au Père que par CE Fils. Entre le Christ et l'Eglise, il m'est impossible de faire aucune différence actuelle.....

Mais alors, telle étant la dilection - celle de Ruth : "Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu" - croyez-vous vraiment que le converti se tiendra à carreau contre tout ce qui répand la mens romana ? Contre la Messe basse, trop souvent expédié^e en vingt minutes, le Chemin de la Croix, le Rosaire (), la communion sous une seule espèce, l'absolution impérative-déclaratoire, la comptabilité des Indulgences, le pain azyme, voire l'orgue (tenu au dernier siècle par force Russes pour un instrument diabolique), etc. ? Quelle conversion serait-ce donc, quel retour à l'unité, si la méfiance, le quant-à-soi, l'étanchéité spirituelle devaient persister après comme avant ?

C'est pourquoi la Catholicité ne peut être considérée comme entièrement en acte, achevée; les rites et plus généralement les types de Catholicisme, tels que les a suscités le travail du levain catholique dans la pâte humaine, dans les diverses pâtes ethniques, à des époques si différentes, n'ont rien d'absolu ni de définitif. Nous ne savons pas ce que l'Eglise, "maîtresse du sabbat", créera comme formes vitales au 25^e ou 35^e siècle. Nous ne savons pas si le mouvement, le poids du Catholicisme va vers l'expansion ou la contraction, si l'avenir nous réserve une efflorescence décentralisatrice, ou la résorption du multiple dans l'unité de la forme. Vous me demandez s'il est possible qu'une Eglise schismatique revenue à l'Unité, garde toute son individualité ? Elle peut en garder, j'imagine, ce qui ne porte pas atteinte au primat de l'unité. D'abord, "une seule âme et un seul ~~corps~~ cœur"; d'abord la volonté de vivre ensemble, comme des membres d'un même Corps - e quam bonum et jucundum - et, ce necessarium étant donné, on verra bien comment le dubium s'en accommodera. Si nous considérons la route parcourue par le Christianisme depuis bientôt vingt siècles, il n'y a aucune raison de supposer que l'Esprit-Saint se trouve tout-à-coup paralysé et, pardonnez-moi cette expression familière, qu'Il prenne

de vie, nul ne parvenant au Père que par Ce Fils. Entre le Christ et l'Eglise, il m'est impossible de faire aucune différence actuelle.....

Mais alors, telle étant la dilection - celle de Ruth : "Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu" - croyez-vous vraiment que le converti se tiendra à carreau contre tout ce qui répand la mens romana ? Contre la Messe basse, trop souvent expédié^e en vingt minutes, le Chemin de la Croix, le Rosaire (), la communion sous une seule espèce, l'absolution impérative-déclaratoire, la comptabilité des Indulgences, le pain azyme, voire l'orgue (tenu au dernier siècle par force Russes pour un instrument diabolique), etc. ? Quelle conversion serait-ce donc, quel retour à l'unité, si la méfiance, le quant-à-soi, l'étanchéité spirituelle devaient persister après comme avant ?

C'est pourquoi la Catholicité ne peut être considérée comme entièrement en acte, achevée; les rites et plus généralement les types de Catholicisme, tels que les a suscités le travail du levain catholique dans la pâte humaine, dans les diverses pâtes ethniques, à des époques si différentes n'ont rien d'absolu ni de définitif. Nous ne savons pas ce que l'Eglise, "maîtresse du sabbat", créera comme formes vitales au 25^e ou 35^e siècle. Nous ne savons pas si le mouvement, le poids du Catholicisme va vers l'expansion ou la contraction, si l'avenir nous réserve une efflorescence décentralisatrice, ou la résorption du multiple dans l'unité de la forme. Vous me demandez s'il est possible qu'une Eglise schismatique revenue à l'Unité, garde toute son individualité ? Elle peut en garder, j'imagine, ce qui ne porte pas atteinte au primat de l'unité. D'abord, "une seule âme et un seul ~~corps~~ cœur"; d'abord la volonté de vivre ensemble, comme des membres d'un même Corps - e quam bonum et jucundum - et, ce necessarium étant donné, on verra bien comment le dubium s'en accommodera. Si nous considérons la route parcourue par le Christianisme depuis bientôt vingt siècles il n'y a aucune raison de supposer que l'Esprit-Saint se trouve tout-à-coup paralysé et, pardonnez-moi cette expression familière, qu'Il prenne

Sa retraite. Avec De Maistre, avec Möhler, avec Goerres, avec Baunard, je crois que l'Eglise en est encore à l'adolescence et qu'elle réserve à nos arrière-petits neveux bien des surprises, à moins que les événements actuels aient valeur de prodrômes apocalyptiques.....

De toute façon, ce qui compte au premier chef ce n'est pas le plus ou moins d'originalité que sauvegarderait une Eglise orthodoxe réconciliée, mais le sérieux, la profondeur, le caractère absolu, "totalitaire" de son élan vers la réalisation plénière de l'Unité.

Je me tiens à votre disposition pour tout bavardage ultérieur et vous prie, Monsieur l'Abbé, de croire à mes très respectueux sentiments.

VIII . - AU MEME.

Bruxelles, le 24 avril 1943.

Cher Monsieur l'Abbé,

Puis-je vous assommer une dernière fois, en précisant un des nombreux points abordés dans notre conversation d'avant-hier?

Vous vous rappelâz les trois messes de Noël avec leurs Introït et leurs Evangiles si nettement caractéristiques. A minuit, génération éternelle du Verbe "métaphysique", si j'ose dire, au sein du Père; naissance intratrinitaire : "Dominus dixit ad Me : Filius meus es Tu, Ego hodie genui Te".... A l'aurore, naissance spirituelle comme la première, mais non plus éternelle, du Christ mystique, "illuminant tout homme lorsqu'Il vient en ce monde", du "Christ en nous, gage de gloire" (St. Paul), "indicible soupir caché au fond des âmes" (Imitation) : "Lux fulgebit super nos.... Cette lumière resplendira dans nos coeurs".... Enfin, à la Messe du jour, naissance historique, à la fois physique et temporelle : "Puer natus est nobis, filius datus est nobis...."

Cependant, l'Evangile ~~sur~~^{de} la naissance éternelle est lu à la Messe du jour, et celui de la nativité charnelle à celle de minuit, pour bien marquer deux choses : d'abord, que le vrai jour, quant au Royaume, est ce que les hommes tiennent pour nuit (le Père "veille dans le secret"), alors